

Le secret du vieux donjon



avec illustrations

Jacques Henri Prévost



La Porte du Bourg

Le secret du donjon



Le vieux donjon

La secret du donjon

Je vais maintenant vous conter une histoire qui remonte au début de la guerre de 1940. J'étais encore enfant dans ces années là, et mes souvenirs ne sont pas très sûrs car j'ai plus de 90 ans maintenant. Je suis devenu un vieillard qui fouille dans sa mémoire, et dans ce récit, il y aura donc un mélange de vrais souvenirs, parfaitement exacts, mais aussi de faits réinventés, en partit imaginaires. Ce sera donc aux lecteurs de reconstruire sa propre idée de la réalité véritable. J'avais environ dix ans quand on a commencé à parler d'une nouvelle guerre et je me souviens encore de l'inquiétude de mes parents qui avaient durement vécu la précédente. Nous habitions alors Valenciennes, dans le Nord, et la proximité de la frontière renforçait leurs inquiétudes. Ils fondaient leur réflexion sur les événements passés et décidèrent de préparer un point de repli en louant une toute petite maison dans un village de la Somme où ils avaient des amis qui tenaient une petite ferme, de très bonnes gens qui les aidèrent.



La mairie

Et puis, hélas, mon père mourut en 1939 juste au moment où commençait ce que l'on appela « la drôle de guerre », avec la mobilisation générale suivie d'une période de calme total et inexplicable. Dans les écoles, on chantait tous ensemble une chanson dont je me souviens encore des paroles qui disaient « Nous irons pendre notre linge sur la Ligne Siegfried, si on la trouve encore là ! ». Pourtant, six mois plus tard, ce furent les Allemand qui pendirent leur linge chez nous, mais on n'imaginait pas alors que cela fut un jour possible. Cette Ligne Siegfried inconnue était plutôt pour nous comme une immense corde à linge tendue d'un horizon à l'autre. Je me souviens aussi des centaines de petits chars Renault qui montaient de nuit par la route nationale, vers la frontière belge. J'ai encore le souvenir de leur petite tourelle hémisphérique garnie d'un court canon. Pauvres soldats qui partaient combattre en Belgique alors que leurs obus avaient été envoyés, a-on-dit, en Alsace. Cela resterait l'un des secrets de cette guerre.



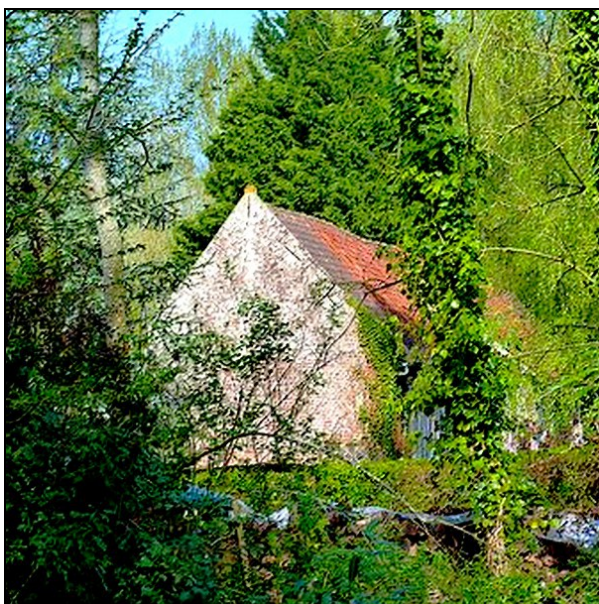
Le beffroi porche de Lucheux

En mai 1940, les bombardements allemands incendièrent notre ville, et nous nous réfugiâmes en toute hâte dans ce refuge de Lucheux, et ce fut aussi là que commença notre propre évacuation. J'y suis passé plusieurs fois depuis ces temps, et je n'ai pas reconnu grand-chose. Les lieux ont beaucoup changé. L'endroit est devenu touristique et résidentiel. Les pauvres petites maisons de torchis ont été remplacées par de grandes et jolies demeures de pierre et de briques. Les jardins légumiers ont été plantés d'arbres et d'arbustes fleuris, et les abreuvoirs du bétail ont même parfois fait place à de belles piscines. Ce n'est plus le Lucheux que j'ai connu, et mes souvenirs en ont été évidemment altérés. Nous ne savions pas alors que ce village avait une histoire prestigieuse. En effet, Lucheux a été une puissante place forte, et son superbe Hôtel de Ville témoigne de son importance passée. Lucheux possède également un étonnant beffroi sous lequel la rue passe ; c'est le seul de ce genre en France.



L'église St Léger

On y trouve aussi l'église St Léger, datant du [XII^e](#) siècle. Tous endimanchés et en chapeaux, les gens s'y rendaient pour la grand-messe, en latin. Les carrioles toutes pimpantes étaient alignées devant l'église, leurs chevaux attachés à des barres de fer. Les femmes entraient, les hommes restaient dehors, et je vous laisse deviner comment ils s'occupaient. La commune est traversée par un bel affluent de l'Authie, la Grouche qui reçoit plusieurs sources locales, la Fontaine, la Paturelle, la Trompette, et l'Equelette. Le territoire est très boisé, avec la forêt de Luchaux, au nord, le bois de Robermont au nord-est, , le bois du Parc, au sud, et le bois de Watron au sud-est. La vallée de la Grouches est assez encaissée, et elle bordée des deux côtés par des collines boisées qui en accentuent l'attrait touristique. Le grand atout de la commune sur ce plan, c'est essentiellement son ancien château fort dont la fondation remonte au Moyen Âge. Il en reste aujourd'hui l'enceinte et beaucoup de ruines qui attestent de son prestigieux passé.



La maison dans les arbres

Je vous reparlerai plus précisément des ruines de ce château qui jouent un rôle important dans mon histoire, mais je veux maintenant vous préciser ce que nous faisions, mes frères et moi, dans ce village pendant cette guerre qui a grandement marqué notre adolescence. J'ai dit que nous étions à Lucheux au moment de l'offensive allemande, et c'est donc à partir de là que nous avons rejoint à pied le grand exode des civils qui fuyaient les combats. Bombardés et mitraillés sur les routes, et toujours talonnés par les avant-gardes ennemies, nous avons finalement pris le dernier train qui quittait la gare de Forges les Eaux. Nous avons passé cet été mémorable, réfugiés dans à Mandailles, un petit village du Cantal. Le retour à Valenciennes dévastée n'a pas été facile, et j'en parle dans un autre écrit. Et l'hiver 1940 a commencé, très froid, avec toutes les privations et restrictions qu'entraînait l'état de guerre dans la zone interdite. Heureusement, nous pouvions encore retourner à Lucheux pendant les vacances scolaires.



Le bœuf Abraham

Mais, là aussi, la guerre avait sévi. Beaucoup d'hommes mobilisés étaient retenus prisonniers en Allemagne. Il n'y avait pas encore de tracteurs dans les fermes, et l'armée française peu motorisée avait réquisitionné de nombreux chevaux pour tracter ses équipements hippomobiles. Les l'armée d'occupation consommait une part fort importante des productions et les fermiers tentaient de résoudre au mieux tous ces problèmes. Privé de deux de ses chevaux, notre ami fermier devait utiliser un énorme et placide boeuf blanc nivernais qu'il appelait Abraham. Il était très puissant mais bien plus lent que son ancien équipage chevalin. L'armée lui avait cependant laissé une jument qui venait de pouliner, et elle avait fourni un vieux cheval noir de réforme, fatigué mais pourtant très malin qui laissait faire tout le travail à Abraham avec lequel on l'attelait. Il y avait donc trois chevaux dans l'écurie, mais ils n'acceptaient pas la présence nocturne du grand bœuf blanc, et il y avait donc fallu loger à part le puissant et paisible animal.



La jument et son poulain

La main d'œuvre manquait donc, et malgré notre jeune âge, et avec d'autres jeunes du pays, nous rendions bien service dans la ferme, dans les étables et les granges, pour la traite et les récoltes, surtout au moment des moissons. Nous y passions beaucoup de temps pratiquement presque tous les jours, et au moins, la nourriture ne manquait pas et l'on y mangeait à sa faim. Tous ceux qui travaillaient à la ferme pouvaient en effet y manger, et si le menu ne variait guère, la nourriture abondait. A midi, il y avait toujours une grande assiette de soupe épaisse, au lard, au bœuf, ou à la poule le dimanche. Et, dans la même assiette, on mangeait la viande et les légumes de la marmite avec autant de pain et de beurre que l'on voulait. Ce repas était d'ailleurs la seule rémunération des enfants qui aidaient dans la ferme, et aussi celle du vieux Léon, un type assez simplet, limité mentalement, dont le fermier assumait la subsistance. Léon dormait dans l'écurie, au dessus des chevaux dont il était censé s'occuper.



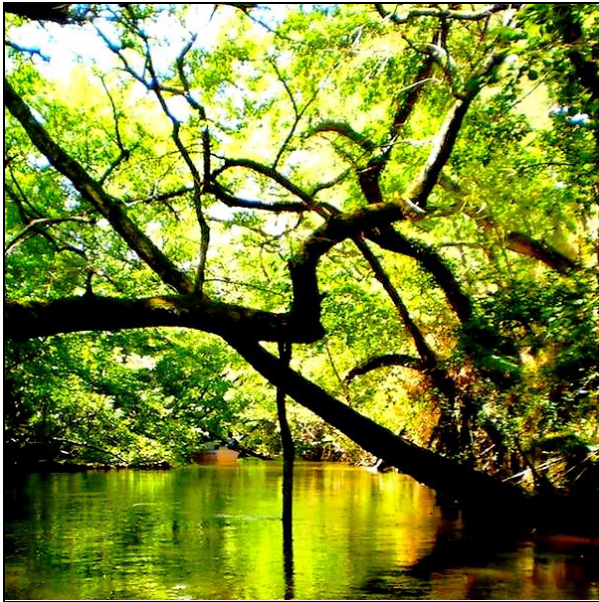
Une carriole attelée

Pour aller de Valenciennes à Lucheux, il fallait à l'époque pas mal de temps. On passait d'abord par Arras en prenant un train à vapeur qui s'arrêtait partout, puis on allait prendre au bas de la viller un autobus en direction de Doullens. Les jeunes voyageaient souvent sur le toit. Nous descendions en route, à Mondicourt où notre ami venait nous chercher avec une carriole à capote, et un cheval qu'il ne fallait pas fatiguer. La ferme de la Folie était à six kilomètres et cela demandait encore environ une heure, et même chose pour les retours. Les gendarmes contrôlaient les bagages et confisquaient parfois le peu de nourriture que l'on tentait de rapporter. En ville, la vie était difficile. Il y avait des tickets de rationnement pour presque tout, le pain, le beurre et les laitages, la viande, même le papier ou le charbon qui manquait cruellement par les hivers très froids. Alors, on se chauffait un peu avec du bois que l'on récupérait dans les maisons détruites. A la ferme, il n'y avait ni électricité ni eau courante mais on pouvait y manger.



La Grouche à Lucheux

Pour l'alimentation en eau des hommes et des chevaux, le fermier descendait au château-d'eau avec un chariot réservoir qui permettait de tenir une semaine. Les vaches buvaient l'eau des citernes. Pour l'énergie, les bras faisaient l'affaire. Et pour les autres besoins, le blé, les cochons, et les volailles constituaient une merveilleuse monnaie d'échange. Tous les deux jours, par exemple, le boulanger nous confiait deux gros pains ronds de six livres qu'il nous fallait porter à la ferme. Avec ce chargement assez pesant, nous traversions d'abord la Grouche sur un petit pont de bois, puis il nous fallait monter toute la colline par un étroit sentier qui traversait le bois de la Hayette, au sud de Lucheux, ou par le chemin de la Folie et ses carrières de craie. La Folie, c'était aussi le nom du lieu dit où se trouvait la ferme. A cette époque, le bois de la Hayette était assez étendu et l'on nous disait que l'autre extrémité était dangereuse à cause des sangliers. En fait, nous avons su plus tard que c'était un refuge de résistants dirigés par notre fermier.



Piquer des truites à la fourchette

Dans le village, cependant, ce n'était pas aussi facile. Nous avons bien essayé de planter des pommes de terre dans le jardinet derrière la maison, mais des brigands du coin nous ont volé notre pauvre récolte pendant la nuit. Alors, nous avons renforcé notre relation avec notre fermier, et les petits copains nous ont appris à braconner. Comme on n'avait plus le droit de chasser et que la myxomatose était encore inconnue, il y avait alors énormément de lapins dans la campagne, et plus encore auprès des bois. Un complice que nous appelions Gambette par ce qu'il boitait un peu, excellait en la matière, tant pour les lapins que pour la pêche. Il nous montra comment poser des collets dans la forêt et comment piquer les truites à la fourchette dans la Grouche. Et à partir de là, pendant toutes les vacances d'été, durant les autres années de guerre, nous avons mangé de la truite et surtout du lapin de braconnage presque tous les jours, jusqu'à n'en plus pouvoir supporter l'odeur, cela en dépit des manques qui sévissaient.



Le grand château fort au Moyen-Âge

Et c'est que qui nous ramène au fameux château de Lucheux dont la fondation se situerait vers 1120. En effet, et pour diverses raisons c'était là que nous posions nos collets à lapins. Le bois de la Hayette n'était pas très giboyeux et celui du Watron, un bois privé bien efficacement clôturé, était gardé par un dangereux cerbère qui menaçait les braconniers de son fusil. Il tira d'ailleurs un jour sur un chasseur, un ex-FFI, qui riposta au fusil de guerre, tuant net le garde irascible. Nous braconnions donc dans la forêt située derrière ce château. Fondé par un seigneur de Lucheux, vassal de Philippe Auguste, il acquit au fil du temps une grande importance militaire et stratégique. Le dispositif guerrier essentiel, l'énorme donjon est établi sur une motte castrale entourée de larges fossés verts sans douves inondées. L'ensemble occupe une surface immense cernée d'une enceinte polygonale comprenant plusieurs tours et deux portes fortes, la porte du Bourg qui menait à la ville et celle du Haut-Bois, ouvrant sur la forêt.



La porte du Haut-Bois

En raison de sa situation stratégique, ce château comtal a été beaucoup attaqué, dégradé, réparé, modifié ou agrandi. Il fut finalement démantelé sur ordre de Richelieu, mais le château subit encore un assaut par le duc de Malborough. A l'époque dont je parle, l'ensemble des vestiges semblait pratiquement à l'abandon, et concernant le donjon, il n'en subsistait guère qu'un tiers. Nous pouvions donc jouer sans contrôle dans le domaine et les ruines. Il faut bien dire que depuis la grandeur médiévale, l'importance et la population de la place avaient énormément diminué et que le village ne comptait plus qu'environ trois cents habitants. Pour notre part en ces lieux, nous évitions les abords de la Porte du Bourg et de ses deux tours où l'on voyait parfois quelqu'un. Nous préférons entrer par ce qui restait de celle du Haut-Bois qui, dans mon souvenir, donnait directement dans la forêt où nous tendions nos pièges. Et c'est aussi là que nous avons découvert un arbuste insolite que je n'ai jamais retrouvé en France, un pistachier.



Les ruines du donjon

Nous avons découvert l'étonnante histoire du château par le canal du vieil instituteur qui gérait la petite bibliothèque de prêt qui existait dans la commune. Ce personnage, par ailleurs bénévole, passionné d'histoire avait dépouillé les archives du passé glorieux de Lucheux, et s'efforçait de partager ses connaissances. Il était ravi de trouver des auditeurs attentifs et nous avait transmis un peu de son enthousiasme. Et nous parcourrions les ruines historiques, nous prenant pour des chevaliers combattant les Anglais ou les Espagnols avec des épées de bois. Et de temps en temps, on s'arrêtait pour croquer des mûres ou des pistaches. Et puis, nous revivions, à notre façon, toute l'histoire du château, et surtout celle de sa fin, lors du dernier assaut par les Anglais de Malborough. Il nous semblait incroyable qu'un ouvrage si puissant ait pu être conquis. Nous avons imaginé l'effondrement du donjon et la fuite des châtelains, car les bâtisseurs d'un tel château avaient certainement prévu un souterrain de sûreté.



L'arbre tombé

Mais les archives du vieil instituteur n'en parlaient pas. Alors nous avons pensé que l'entrée du souterrain avait disparu sous les décombres et que l'on ne l'avait jamais trouvée. Et nous avons entrepris de chercher la sortie, dans la forêt bien sûr, et derrière la porte du Haut-Bois. A l'époque, en relation avec la chute du lieu et de l'effondrement la population, cette forêt était pratiquement revenue à l'état naturel et l'on s'y déplaçait avec difficulté. C'était t d'ailleurs pour cela que nous y posions nos collets. Mais la zone d'exploration était limitée car on nous avait dit que les Allemands avaient installé un dépôt de munitions tout en haut du coteau et qu'il y avait des patrouilles qui parcourraient les abords. Mais, nous étions têtus et intrépides. Nous avons cherché tout l'été, chaque fois que le travail des moissons nous en laissait le temps. Et finalement, un jour mémorable, nous avons trouvé. Un gros arbre tombé avait dégagé un grand trou que nous prîmes d'abord pour l'entrée d'un terrier de renards.



Comme un terrier de renards

Sans cette chute providentielle, nous n'aurions rien vu. Mais ses racines avaient soulevé un peu de terre ouvrant légèrement le trou, et l'ouverture laissée dans la canopée laissait filtrer un peu de lumière juste dessus. C'était la bonne heure au bon endroit, et nous avons cru y apercevoir des éléments maçonnés. Il fallait toute notre foi et notre enthousiasme de jeunesse pour imaginer que ce sombre petit trou terreux puisse être la sortie d'un tunnel. Et pourtant, c'était bien l'issue du souterrain de secours que nous venions de découvrir. Dans la pénombre de l'ouverture, nous pouvions voir une pierre grise grossièrement taillée qui pouvait être le haut d'un puits. En tâtant avec un bâton, il nous semblait qu'il y en avait d'autres. Le problème était la lumière, car nous n'avions pas de lampe. Et c'était d'ailleurs en ces temps de guerre, un problème récurrent. On ne trouvait pas de lampes de poche dans le commerce et les piles rares étaient réservées aux torches des policiers ou des patrouilles de défense passive.



Une lampe à carbure

Même dans le village, on n'avait pas beaucoup de lumière. L'éclairage public devait être éteint dès 21 h, et aucune lumière ne devait filtrer des volets clos. Chez nous comme ailleurs, on ne trouvait guère qu'une petite ampoule dans chaque pièce. Et dans la ferme qui n'avait pas d'électricité, on éclairait chichement la pièce de séjour avec une lampe à pétrole acheté avec des tickets, et les chambres avec des bougies. Dans les étables et les autres lieux, on usait d'un moyen un peu dangereux, des lampes à carbure portables qui ressemblaient à nos actuelles lampes à souder. Dans un petit réservoir empli d'eau, on déposait quelques cailloux de carbure de calcium, et la réaction produisait de l'acétylène sous pression que l'on enflammait sur un bec réglable qui permettait de contrôler le débit et donc la lumière. Le risque, c'était l'explosion, et c'est précisément ce que nous utilisions aussi dans la pêche au carbure avec des bouteilles qu'on coulait dans la rivière. Il fallait donc être attentif et prudent à chaque instant avec le carbure.



Un sol encombré

Mais si nous voulions explorer ce souterrain, nous n'avions pas d'autre solution. Sous un prétexte quelconque, nous avons donc emprunté une lampe à carbure au fermier, et je ne suis pas sûr qu'il ait compris que nous emportions sa lampe, et nous sommes retournés dans la forêt. Ce ne fut pas une expédition facile. L'entrée était étroite et l'on ne pouvait pas encore utiliser la lampe. Il fallut se glisser dans l'ouverture glaiseuse, avec d'innombrables précautions. Et là, on trouvait comme une margelle de puits fortement inclinée, maçonnée de grosses pierres avec des entailles dans la paroi pour servir de marches. Tout cet appareil traversait la couche de terre sur plusieurs mètres pour accéder à un tunnel creusé dans la craie du sous-sol. Malgré tout le temps écoulé depuis son percement, le tunnel semblait encore en assez bon état, pour autant que notre éclairage rudimentaire nous le laissait voir. Au bas du puits, il y avait un tas de terre, mais plus loin, le sol était libre. Avec bien des difficultés, nous avons pu introduire le carbure dans la lampe et l'allumer enfin.



Un tunnel creusé dans la roche

L'exploration se révéla extrêmement malaisée car le tunnel était étroit, moins d'un mètre ; nous progression en file indienne avec une seule lampe, je devrais dire une loupiote. Si le premier voyait à peu près où il allait, les deux autres suivaient comme ils pouvaient. On s'enfonçait très profondément dans le sol, au moins d'une dizaine de mètres. J'ai gradé le souvenir de murs taillés au pic dans la couche de craie. On y voyait bien toutes les traces des frappes d'outils. Le sol était assez plat, mais très rugueux, et nous avons cheminé assez longtemps car la longueur était bien plus importante que ce que nous ne le pensions. En deux endroits, il y avait, sur le coté, un élargissement qui semblait avoir été destiné à garder quelque chose : Des armes peut être, ou des vivres, mais il n'y avait rien dedans. Par contre, à chaque fois, un ouvrage de pierres plates laissait filtrer un léger courant d'air. Il devait y avoir là des sortes de cheminées d'aération qui assuraient encore, à travers les âges, la ventilation de cet antique tunnel.



L'escalier effondré

Puis le tracé remonta enfin avec une pente assez raide, et des murs maçonnés succédèrent aux murs taillés. Pas de doute, nous étions sous le château, et il fallait remonter toute la motte castrale sur laquelle il était érigé. Nous avons enfin débouché dans une salle voûtée, juste assez large pour que nous puissions nous y tenir ensemble, et nous réjouir de notre exploit. Tout au fond, se trouvait l'entrée étroite d'une sorte de caveau derrière un éboulement. Nous étions tous les trois très fatigués, et nous avons pris quelques minutes de repos avant de reprendre notre exploration. Il y avait un caveau sur la droite, avec une entrée maçonnée avec assez de soin. Et dans le fond, on découvrait deux coffres, un gros d'environ un demi-mètre de haut, une sorte de malle, et un plus petit à côté, en métal, visiblement du fer fort rouillé. Tout de suite, le cœur battant, nous avons pensé à un trésor. Mais nous avons peu de temps car l'autonomie d'une lampe à carbure est limitée à la dureté de dissolution de ses cristaux, et nous n'en avons pas beaucoup.



Le squelette du pauvre diable

Le tunnel était bien plus long que nous avions pensé, et donc, le temps pressait ; Nous avons dirigé notre faible lumière dans l'ouverture du caveau du fond. Et là, horreur ! Sur le sol nu, il y avait le squelette désarticulé d'un homme, extrêmement dégradé par le temps. Et autre terrible vision ; sur la paroi rocheuse était scellé un gros anneau de fer rongé de rouille auquel pendaient quelques débris de chaînes. Un pauvre diable était mort de faim et de désespoir, là, enchaîné au mur, dans la solitude et l'obscurité la plus totale. Notre expédition tournait au cauchemar. Cela empira encore dans les instants suivants ; le faisceau éclaira quelques secondes le tas de pierres provenant d'un effondrement de l'escalier de descente. Horreur à nouveau ! Un crâne décharné gisait parmi les moellons, probablement celui d'un homme tué par l'écroulement. Et comme nous nous penchions sur la chose, la flamme de la lampe vacilla un peu puis s'éteignit d'un coup, nous plongeant soudain dans un noir total au fond de ce funèbre tombeau.



Retour à la lumière

Dans l'instant, nous avons un peu paniqué, mais ce n'était que la contrainte habituellement posée par ces maudites lampes à carbure ; c'est même pour cela que le fermier en tenait toujours deux allumées en même temps, dont celle qui nous avait lâchés. Heureusement, il nous restait quelques allumettes à lueur desquelles nous avons retrouvé l'ouverture de notre arrivée. C'est quand même avec quelque appréhension et dans l'obscurité totale que nous avons repris le chemin du retour. Que pourrais-je vous en dire, sinon qu'il été long et difficile. Nous cheminions tous les trois, les uns derrière les autres, le premier tâtant les murs, les suivants gardant le contact, au toucher et à la voix. La roche nous écorchait un peu les mains et nous changions de temps en temps de rôle, évidemment avec difficulté. Au bout d'une heure, au moins dans mon souvenir, nous avons retrouvé la pente ascendante, et nous avons aperçu, là bas, tout là haut de l'échelle de pierres, la lumière du terrier de renard, la lumière et la terre des vivants.



Un train à vapeur

Mais ce n'était pas fini. Il nous fallait encore quitter la forêt, revenir à la maison, puis rapporter la lampe à la ferme de la Folie, à trois kilomètres, par le petit sentier qui menait tout en haut du bois de l'Hayette. Et encore, vider la chaux produite, avec précaution pour ne pas se brûler, nettoyer le réservoir et le remplir d'eau, remettre la lampe en place, tout cela avant l'heure de la traite et le déclin du jour. Bien sûr, nous étions jeunes, et nous l'avons fait sans rien révéler à quiconque de notre aventureuse expédition. Et l'été a passé. La situation a changé. La guerre suivait son cours, les trains étaient fréquemment mitraillés par les avions anglais. Les voies et les ponts étaient parfois coupés par les partisans, et les voyages vers Lucheux devenaient alors dangereux. Nous avons vu des morts sur des quais des gares. Nous avons cessé nos déplacements alimentaires et cela nous a valu de vivre à domicile les terribles bombardements alliés qui préparaient ou accompagnaient le débarquement de Normandie.



Ruines du cloître

Trois quarts de siècle ont passé avant que je revienne un jour à Lucheux, et j'ai dit que j'avais eu peine à reconnaître les lieux. Le petit village est devenu touristique, les vieux bâtiments publics sont maintenant classés, et les ruines abandonnées sont aujourd'hui monuments historiques. Le château est toujours là, mais de belles villas ont remplacé les maisons de torchis de ma jeunesse et de nouvelles rues ont été créées. L'une d'elles passe certainement au dessus du mémorable tunnel aventureusement exploré jadis, et qui ne semble pas avoir été découvert. J'ai alors repensé au vieux Lucheux de ma jeunesse, et à toutes les batailles vécues en ces lieux, aux innombrables combattants, pauvres morts anonymes, brûlés ou ensevelis, et qui dorment sous terre dans les champs ou les forêts à l'entour du village si paisible aujourd'hui. J'ai revu les deux coffres de fer sous le donjon, et aussi les deux squelettes, celui de l'homme enchaîné au mur et l'autre, peut être de celui qui avait posé les chaînes, face à face à jamais dans la même tombe, sous les décombres du vieux donjon.



Le vieux donjon



© Jacques Prévost - 2020

MANUSCRIT ORIGINAL

Édité par l'auteur

Imprimé en France

par TheBookEdition Lille (Nord)

© Jacques Henri Prévost – 2020